

THIERRY FRELÉCHOZ

PSYCHOTHÉRAPEUTE FSP

BALADE AVEC MES « INFLUENCEURS »

Préambule

Au cours de mes lectures, j'ai été confronté à des textes qui ont eu un impact important sur moi, sur ma pensée et sur ma pratique d'analyste.

Je vous propose de partager avec moi mon émerveillement, ma stupéfaction, mon incompréhension parfois aussi, de ces textes.

Introduction

Au moment de proposer ce projet de présentation j'ai écrit aux didacticiens qu'il était temps pour moi de « penser ma pensée ». Et le hasard, ou la synchronicité, ont mis sous mes yeux un commentaire sur l'œuvre de Bion qui dit :

« Il faut deux esprits pour penser les pensées perturbantes de l'un d'eux »¹.

Alors je vais partager avec vous les pensées perturbantes qui sont les miennes à la suite de ces lectures.

La première lecture s'appuiera sur texte de Winnicott qui porte le titre : « *La haine dans le contre transfert* » paru dans l'ouvrage : « *De la pédiatrie à la psychanalyse* » paru en 1947. Il sera donc question de la haine.

La seconde aura pour origine la pensée d'Harold Searles, commentée par Thomas H. OGDEN, dans le livre : « *Redécouvrir la psychanalyse* »². Il sera ici question de l'amour, de l'amour œdipien.

Harold Searles est un auteur anglais qui a écrit le livre « *L'effort pour rendre l'autre fou* »³

Bion disait il faut trois choses pour faire un être humain :

L'amour, la haine et la curiosité.

¹ Thomas H. Ogden *Redécouvrir la psychanalyse* ITHAQUE 2020

² Idem

³ Searles. H *L'effort pour rendre l'autre fou*. NRF Gallimard 1977

Alors je vais traiter la question de la haine, de l'amour, avec ma pulsion épistémophilique. Pourquoi ces textes ? Pourquoi maintenant ?

I. Présentation

J'ai constaté lors de ma pratique que beaucoup de mes patients utilisent pour qualifier leurs comportements, leurs jugements sur quelqu'un -ou sur celui des autres, uniquement de deux termes, binaires, antagonistes, et pas plus, à savoir « gentil » ou « méchant ».

Etre « gentil, c'est être bien, c'est être correct, c'est être fréquentable, civilisé, normal, être bien vu.

Etre qualifié de : « pas gentil », c'est une menace terrifiante, qui pourrait vous faire friser les joues de l'exclusion, qui sent le mépris à plein nez, et que si vous persistez dans ce chemin, l'excommunication vous guette, voire si persistez encore à l'échafaud dressée par l'Inquisition de la bonne « pensée ».

Etre qualifié de « méchant » serait le premier stade de votre descente aux enfers et il n'est que trop temps de vous ressaisir avant de sombrer dans ses abîmes noirs et profonds ou vous serez définitivement oublié !

Rien que de très banal me direz-vous, mais tellement révélateur de notre époque. Le diable - si il existe, et il existe bien puisqu'il a réussi à nous faire croire qu'il n'existait plus- se cache dans les détails.

Une pensée binaire donc, de type affective, sans que la raison ou la logique ne puisse trouver sa place. Nous verrons plus loin le rapport avec la problématique narcissique non dépassée, ou de la pensée qui régresse à cette étape de notre développement.

Alors réfléchissons à ces « détails ».

Notre culture a tué Dieu. Elle s'est affranchit des lois divines, des 10 Commandements, et de la notion de péché. Avant il y avait une catégorisation de nos actions, les bonnes actions et celles qui ne l'étaient pas. Il y avait les péchés véniels, de peu d'importance et les péchés mortels, pour ceux qui commettaient un acte grave (meurtre, adultère...) en toute connaissance de cause ce qui les privait de la grâce divine, plaçant ainsi l'âme en état de mort...

Il existait donc une grille, des axes, des niveaux qui permettaient d'évaluer les actes et les comportements des gens.

Aujourd'hui, au nom de la « liberté » individuelle, de la valeur relative de tout, de l'émancipation, du droit à....tout et à n'importe quoi, il n'existe plus de limite, plus de barrière qui puisse nous permettre de nous situer, et il est interdit d'avoir une opinion sur le comportement de l'autre, ce serait le juger, ce qui serait considéré comme « pas gentil » !

« Rien de ce qui est humain ne doit nous être étranger » disait nos maîtres.

Alors quittons le monde de « bisounours », et plongeons nous dans la nature humaine, et dans ce qu'elle peut avoir de pire, à savoir la haine, pour nous intéresser ensuite à l'amour, à ses origines dans l'amour œdipien, dans la perspective du contre-transfert qui est au cœur de notre travail.

Nous examinerons tout d'abord la question de la définition du sentiment pour ensuite nous intéresser au concept de haine, ce sentiment qui peut nous animer tous, pour ensuite nous intéresser aux sentiments moins extrêmes que sont la violence et l'agressivité.

II. Le sentiment

Un sentiment est une émotion qui s'active en nous, lorsque la réalité nous contrarie / nous arrête / fait obstacle à la réalisation de notre désir, et que, pour y répondre on souhaite éliminer l'autre pour survivre/ sauver son honneur/ avoir raison de ou sur lui/ le faire disparaître parce qu'il a été témoin de quelque chose que je veux cacher/ pour hériter de lui/ prendre la place d'un concurrent ou d'un mari jaloux.... Et je m'arrête là.

Un sentiment n'est pas réfléchi, il n'est pas pensé, il n'est pas produit, il jaillit comme une réponse à une sollicitation du monde extérieur. « Il te gêne, bute-le ! », « tu veux sa place, prends là ! », « elle n'est pas d'accord, montre lui qui est le maître ! ».

Donc on peut dire que la nature du sentiment, est par définition : « de n'être ni juste, ni faux, il existe ».

Il échappe donc à toutes les catégories morales, juridiques, sociales ou familiales.

En ce sens il ne peut y avoir de « bons » ou de « mauvais » sentiments, puisqu'ils ne sont ni justes, ni faux, justes, simplement ils existent.

Mais alors comment catégoriser les sentiments qui existent en moi ? Comment utiliser ceux qui sont utiles de ceux qui seraient destructeurs ? Dame Nature semble avoir solutionné ce problème ! Elle a fait en sorte qu'il existe des sentiments qui nous sont « agréables », et d'autres qui nous font nous sentir mal dans notre peau. Etre de mauvaise humeur, avoir des pensées noires, détesté quelqu'un ne nous met pas en joie. Les sentiments agréables seront ceux que nous chercherons à chérir et à maintenir le plus longtemps possible. Etre en colère nous laisse un sentiment de malaise, d'inconfort, ce qui fait que lorsqu'elle n'est plus nécessaire, alors nous la laissons s'en aller. Sinon, nous risquerions d'y prendre goût, et transformer la vie de nos proches en enfer.

III. La haine

Le dictionnaire donne cette définition de la haine :

- *Sentiment violent qui pousse à vouloir du mal à qqn et à se réjouir du mal qui lui arrive. → Aversion répulsion, phobie.*
- *Vouer à qqn une haine implacable. Prendre qqn en haine. Cri de haine. — De vieilles haines.⁴ »*

La haine c'est ce qu'on vécut beaucoup de nos ancêtres, quand on les a mis dans des tranchées et qu'on leur a indiqué qu'en face, de l'autre côté du champ de bataille, il y avait quelqu'un qu'il ne connaissait pas, qui ne les connaissait pas, qui voulait les tuer et que pour éviter cela, il fallait qu'il le tue en premier !

C'est la loi de ; « Moi ou l'autre », pour survivre, je dois éliminer l'autre.

Mais réfléchissons à la définition du sentiment.

Examinons maintenant deux autres sentiments qui « précèdent » le sentiment de haine. Qui précèdent parce qu'on peut penser que dans une situation qui évolue tranquillement, ils

⁴ <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/haine>

peuvent apparaître l'un après l'autre, en réaction toujours à une situation, je veux parler de la violence et de l'agressivité.

IV. La violence

Commençons par la violence⁵ et examinons ce que le dictionnaire en dit.

Violence nom féminin

- Abus de la force. — LOCUTION *Faire violence à qqn* : agir sur qqn ou le faire agir contre sa volonté, en employant la force ou l'intimidation. → forcer. *Se faire violence*, se contraindre, s'imposer une attitude contraire à celle qu'on aurait spontanément.
- *La violence* : force brutale pour soumettre qqn. → brutalité. *Acte, mouvement de violence*. LOCUTION PROVERBIALE *La violence engendre la violence* (d'après Eschyle). — Manifestations sociales de cette force brutale. *Escalade de la violence*.
- Acte violent. *Il a subi des violences*. → sévices. — LOCUTION *Se faire une douce violence* : accepter avec plaisir après une résistance affectée.
- Disposition naturelle à l'expression brutale des sentiments. → brutalité. *Parler avec violence*.
- Force brutale (d'une chose, d'un phénomène). *La violence de la tempête, du vent*. → fureur. — Caractère de ce qui produit des effets brutaux. *La violence d'un sentiment, d'une passion*. → intensité, vivacité.

La violence serait donc, dans l'axe qui nous intéresse ici, une réaction soit à une agression extérieure, soit une décharge d'une frustration ou d'une peur interne. Elle n'aurait pas pour but la disparition de l'autre, mais sa soumission ou sa fuite.

En ce sens, elle serait un mode de défense contre une agression extérieure et elle permettrait à l'individu de se défendre ou d'exprimer quelque chose de lui !

Elle serait donc d'un degré moins que la haine.

Idem d'ailleurs avec l'agressivité, qui serait confondu trop souvent avec la violence. Alors examinons-la.

V. L'agressivité

Etudions l'agressivité⁶ maintenant :

- Qui a tendance à attaquer, à rechercher la lutte. *Un garçon agressif*. — nom *C'est un agressif*.
PAR EXTENSION *Un vendeur agressif*.

⁵ <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/violence>

⁶ <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/agressif>

- Qui marque la volonté d'attaquer. *Un discours agressif.* — PAR EXTENSION *Une campagne de publicité aggressive.*
- Qui agresse la sensibilité. *Une couleur aggressive.*

Je vous propose une définition un peu différente de l'agressivité, dont je pense qu'on la confond trop souvent avec la violence.

Dans le règne animal, chez le lion par exemple, la taille la luisance de sa crinière indique sa force, sa vigueur. C'est un signe extérieur d'agressivité qui indique aux autres animaux la distance qu'ils doivent maintenir entre eux et lui. Plus l'animal paraîtra mité, mal entretenu alors c'est le signal d'un lion faible, dont n'a pas beaucoup à craindre.

Dans le même registre il existe une sorte de gazelle, je crois en Afrique du Sud, qui lorsqu'elle voit un prédateur fait un saut en l'air. Les premiers ethnologues ont pensé qu'elle sautait de frayeur. D'autres se sont intéressés à la hauteur du saut effectué par l'animal. Et ils ont notés la corrélation entre sa vigueur et la hauteur de son saut. Comme si la gazelle disait au prédateur : « Que tu veuille faire de moi ton repas, c'est normale, c'est la loi de la nature, mais regarde bien combien ce repas, incertain, pourrait te coûter comme effort, et pose toi la question d'un choix plus en rapport avec tes capacités ».

Chez l'être humain cette notion d'agressivité serait d'abord dans une manifestation physique, une prestance dans la façon de se positionner avec son corps. Une façon non violente d'indiquer à l'autre les limites de son territoire, ce qui peut être acceptable ou pas, bref une façon d'imposer le respect de ses limites, et on le sait, le respect est d'abord basé sur la peur.

Alors reprenons nos trois étapes concernant ses sentiments désagréables qui peuvent tous nous animer et parfois nous transformer en marionnettes.

L'agressivité manifesté indique à l'autre quelles sont nos limites –Le passage à la violence indique qu'un seuil est franchi, il y a passage à l'acte, par la parole, par des coups, par l'usage d'une arme du bâton au fusil.

Reprenons l'image du lion dans la savane. A bonne distance il vous regarde. Il grogne quand on empiète sur son territoire (signe d'agressivité), qui se lève si on poursuit notre approche, qui rugit si on continue notre trajectoire en sa direction (manifestation de sa violence au travers de son cri), et si nous insistons finit par nous tuer -non parce qu'il a faim- mais parce que nous sommes pour lui un danger de mort et qu'il préfère notre mort à la sienne (la haine).

La haine est donc un sentiment, qui peut s'activer en nous, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, et qui peut nous pousser à commettre l'acte ultime, enlever la vie d'un autre.

Ceci étant posé poursuivons notre cheminement pour essayer de comprendre comment ces notions ont un effet sur notre travail.

VI. Le contre transfert

Je ne m'attarderais pas sur ce thème

Le contre-transfert sont les sentiments que les patient éveillent, réveillent, évoquent, provoquent, sollicitent, invitent, nous transmettent et nous font vivre. Nous sommes parfois comme des marionnettes et les patients tirent sur nos « ficelles émotionnelles ».

C'est aussi notre outil de travail le plus précieux et donc le plus délicat à manier. Le patient nous implique, il nous met dans le bain, dans la même atmosphère que celle dans laquelle le

patient a vécu, il nous projette ses peurs et ses désirs, parfois il nous les introjecte de force, parfois par la séduction, bref il vient jouer dans notre espace propre, dans notre espace intime en réveillant tel ou tel aspect de notre vécu.

A nous de savoir accepter cette empathie, sympathie, intrusion, exposition, projection, incorporation, ou introjection et de faire la part des choses entre ce qui nous appartient et ce qui appartient au patient. Un peu comme une maman qui accueille les signaux Beta de son enfant et qui les lui renvoie sous une forme assimilable par lui.

Maintenant que nous avons admis qu'un sentiment n'est ni juste, ni faux, mais qu'il existe, que le sentiment est une réaction à notre environnement, que la haine est un instinct qui nous permet de faire face à la violence de la vie, examinons le texte de Winnicott.

VII. La haine dans le contre-transfert. Winnicott 1947

Winnicott dans ce texte va nous parler de la haine que la mère peut/doit pouvoir / éprouver pour son enfant. Bien sûr qu'elle l'aime cet enfant, mais en même temps elle a de bonnes raisons de le haïr pour ce qu'elle est obligé de faire pour lui.

Toutefois, la mère hait son petit enfant dès le début. Je crois Freud pensait qu'il était possible qu'une mère puisse n'avoir dans certaines circonstances que de l'amour pour son petit garçon, mais on, peut en douter. Nous connaissons l'amour maternel et nous apprécions sa réalité et son pouvoir. Permettez-moi de donner quelques-unes des raisons pour lesquelles une mère hait son petit enfant, même garçon : il en cite 17 !

- *Enfant n'est pas sa propre conception (mentale).*
- *L'enfant n'est pas celui du jeu de l'enfance, l'enfant du père, l'enfant du frère, etc.*
- *L'enfant n'est pas produit par magie.*
- *L'enfant est un danger pour son corps pendant la grossesse et à la naissance.*
- *L'enfant blesse ses mamelons même en tétant car téter c'est mâcher.*
- *Elle doit l'aimer lui, ses excréments et tout au moins au début, jusqu'à ce il ait des doutes sur lui-même.*
- *Son amour brulant est un amour de garde-manger, de sorte que lorsqu'il a ce qu'il veut, il la rejette comme une pelure d'orange.*
- *Si elle lui fait défaut au début, elle sait qu'il le lui fera payer à perpétuité.*
- *Il l'excite mais la frustrer-elle ne doit pas le manger ni avoir un commerce sexuel avec lui.*
- *Il est soupçonneux, refuse sa bonne nourriture et la fait douter d'elle-même, mais il mange bien avec sa tante,*
- *Il est cruel, la traite comme moins que rien, en domestique sans gages, en esclave. !!*
- *Il essaye de lui faire mal, il la mord de temps à autre, tout cela par amour.*
- *Au début il faut que l'enfant fasse subir sa loi, il faut qu'il soit protégé des coïncidences, il faut que la vie se déroule à son rythme et tout cela exige de sa mère un travail minutieux et constant. Par exemple, il ne faut pas qu'elle soit anxieuse lorsqu'elle le tient etc.*
- *D'abord, il ne sait pas du tout ce qu'elle fait ou ce qu'elle sacrifie pour lui. Surtout il ne peut pas laisser place à la haine de sa mère.*
- *Après une matinée épouvantable avec lui, elle sort et il sourit à un étranger qui dit : « Comme il est gentil ».*
- *L'enfant représente une interférence dans sa vie privée, un défi à l'occupation antérieure. Dans une plus ou moins large mesure, une mère a le sentiment que sa mère à elle exige un enfant, de sorte que son enfant est produit pour se concilier sa mère.*
- *Il montre la désillusion qu'il ressent à son égard.*

Donc une maman a d'excellentes raisons de haïr son enfant. Elle ne peut pas lui dire, mais elle peut s'autoriser à éprouver ce sentiment, naturel, normal, banal, même si il n'est pas pris en compte dans certaine définition de la maternité, « idéologique », « binaire » et à la mode du « tout gentil, sinon tout méchant ».

Il faut qu'une mère puisse tolérer de haïr son enfant sans rien y faire. Elle ne peut lui exprimer sa haine. Si, par crainte de ce qu'elle peut faire, elle ne peut pas haïr comme il convient lorsque son enfant fait mal, elle a recours au masochisme et je pense que c'est là l'origine de la théorie erronée du masochisme naturel chez les femmes. Ce qu'il y a de plus remarquable chez une mère, c'est son aptitude à être tellement maltraitée par son enfant, et à haïr autant sans s'en prendre à l'enfant ni attendre la récompense qui s'offrira ou offrira pas à une date ultérieure.

La disponibilité maternelle, son aptitude à se conformer au besoin de son enfant à un prix pour elle, ce n'est pas « naturel » dans le sens de facile, normale, évident et simple. Cela demande un effort considérable, une dépense d'énergie, une retenue de tous les instants, un oubli de soi que la notion d'instinct maternel- encore une invention masculine sans doute- passe trop facilement sous silence.

Peut-être est-elle aidée par certaines des chansons enfantines qu'elle chante, auxquelles l'enfant plaisir mais que, heureusement il ne comprend pas ?

*Bateau, batelier, tout en haut de l'arbre,
Quand le vent soufflera, le berceau bercera,
Quand la branche cassera, le berceau tombera.-
Et BOUM ! Le bébé.*

Pour Winnicott ces comptines infantiles contiennent une part d'agressivité importante, une agressivité déguisée, sublimée, mise en scène parce que lorsque l'enfant est sur les genoux de l'adulte, ce dernier écarte les jambes et il fait mine de faire chuter l'enfant qui est en même temps effrayé et excité par cette chute.

Je pense à une mère (ou à un père) qui joue avec un petit enfant ; le jeu amuse l'enfant qui ne sais pas que le parent exprime de la haine dans les mots, peut-être en termes symboliques de la naissance. Ce n'est pas une comptine sentimentale. La sentimentalité est inutile les parents, car elle nie la haine et la sentimentalité chez une mère ne vaut rien du point de vue du petit enfant.

J'é mets l'hypothèse que la mère hait le petit enfant avant que le petit enfant ne puisse haïr la mère et avant qu'il puisse savoir que sa mère le hait.

Haine pour haine ! Ce mouvement est initié par la mère, par son épuisement, son sentiment d'être dépassée, de ne pas savoir faire face, d'être perdu et elle en veut à l'enfant de lui révéler ses limites.

Et l'enfant en retour éprouve aussi des sentiments auxquelles il ne sait pas mettre de mots. La mère est inadéquate, elle ne le comprend pas toujours, elle en lui donne pas tout ce qu'il veut, elle est nulle et il a ce sentiment sans nom qui l'agite.

Pour ma part, je doute qu'un petit d'homme en se développant soit capable de tolérer toute l'étendue de sa propre haine dans un environnement sentimental. Il lui faut haine pour haine. De savoir, de comprendre que sa mère le hait lui permet à lui, l'autorise à éprouver ce sentiment, du style « moi aussi je te déteste ».

VIII. Utilité de la haine

Mais à quoi cela sert-il. Ne serait-il pas plus simple d'annihiler ce sentiment, de le faire disparaître de notre conscience, de l'effacer définitivement pour que plus personne n'y pense. Il n'y aurait plus de guerres, de bagarres, de violences et enfin nous serions tous des « gentils », parce qu'amputés de cette partie de nous si viles et si méchantes.

Malheureusement ce qui n'est pas pensé est agi !

Beaucoup de psychopathes, ou de gens dit normaux, sont absolument inconscients - ou pire absents d'eux-mêmes- quand ils agissent leur haine. Elle n'est pas pensée, ils ne réalisent pas le mal qu'ils font et ils nient leur responsabilité dans ce qu'ils ont infligé à l'autre. « Ce n'est pas de ma faute », « L'autre est trop douillet », « Je ne voulais pas faire du mal », « Je suis gentil alors je ne peux pas faire de mal à quelqu'un... »...

Donc la reconnaissance par la mère de son sentiment de haine (de ras le bol, de désespoir, de sentiment de nullité) ouvre à l'enfant cet espace psychique naturel, normal, et lui permettra plus tard de faire face à ce sentiment sans s'en effrayer, sans vouloir le nier ou l'agir à la place de le penser. Ce sera un indicateur de son état émotionnel réel, dont il pourra prendre conscience et il pourra agir, et non pas réagir. Il ne sera pas conduit par ses émotions, mais il commandera à partir d'elle, lucidement.

Quid de la haine dans l'analyse

Et dans la situation analytique ? Que faire de la haine, comment la traiter ? Pas la haine du patient, mais celle de l'analyste !

Parce que l'analyse n'est pas seulement une exploration de l'inconscient ou une réflexion sur soi, ou une catharsis. Cela doit être aussi un moment maturatif, transformatif, pour ce qui n'a pas pu se vivre, s'expérimenter- faute de partenaire, faute de personne responsable, par absence ou par défaut- pour que puisse se rejouer, ou se jouer pour la première fois, sur la scène analytique l'expression de ses sentiments, donc de son humanité.

Si l'on admet tout ce qui précède, il reste à étudier la question de l'interprétation de la haine de l'analyste à l'égard du patient. Il est évident que c'est là un sujet lourd de dangers et qu'il faut que le moment soit choisi avec soin. Mais je crois une analyse incomplète s'il n'a pas été possible à l'analyste (même vers la fin) de raconter au patient ce que lui, analyste, a fait pour lui sans le lui dire alors qu'il était malade, dans les premiers temps. Tant que cette interprétation n'est pas faite, le patient est maintenu dans une certaine mesure la position du petit enfant, de celui qui ne peut pas comprendre ce il doit à sa mère.

IX. L'amour œdipien et le « mariage » œdipien, selon H. Searles

Searles, c'est beaucoup interroger sur les sentiments qui émergeaient en lui dans son travail avec ses patient(e)s. Il a eu le courage de reconnaître les sentiments très particuliers qui naissaient en lui dans certaines situations. En effet plus d'une fois il s'est surpris à avoir une envie de se « marier » avec ses patientes, celles-ci devenant à certains moments mêmes plus précieuses que sa propre épouse dans son ressenti. La reconnaissance de son désir de se marier avec des femmes que les gens de son milieu ne comprendrait pas – il faut ici comprendre ici qu'il travaillait avec des patiente et des patient atteint de psychose grave- est une belle preuve d'honnêteté analytique.

Il a fait l'analyse des sentiments qui « vibraient » en lui et il a fait le parallèle avec la situation œdipienne.

Le mot « marié », si ordinaire, devient étrangement puissant en raison de connotations évoquant le fait de tomber amoureux, de vouloir fonder une famille et vivre au quotidien avec la personne que l'on aime. Il me semble très significatif que les fantasmes décrits par Searles n'incluent jamais de rapports sexuels (ou toute autre activité sexuelle explicite) avec le patient. Je pense que cette caractéristique des fantasmes de Searles traduit la nature de la vie imaginaire consciente et inconsciente de l'enfant œdipien. Bien que ce parallèle entre l'expérience analytique et l'expérience de l'enfance soit largement laissé au lecteur, il me semble que Searles suggère que, pour le garçon œdipien, « épouser » sa mère et devenir son « mari » sont des idées mystérieuses, fumeuses et excitantes. « Épouser » sa mère/patiente ne signifie pas tant l'avoir comme partenaire sexuelle que l'avoir pour soi toute sa vie, l'avoir comme meilleure amie comme l'« épouse » très belle et sexuellement excitante que l'on aime profondément et dont on se sent profondément aimé⁷.

On le voit, H. Searles fait une hypothèse différente de celle de Freud à propos du complexe d'œdipe.

Pour Freud l'histoire du complexe d'Œdipe sain est celle du désir sexuel triangulé de l'enfant et de son amour romantique pour un parent, de sa jalousie, de sa forte rivalité vis-à-vis de l'autre parent et de ses souhaits meurtriers à l'endroit de celui-ci ; c'est l'histoire du renoncement craintif et coupable de l'enfant (face aux menaces de castration) aux désirs sexuels et amoureux qu'il adresse à ses parents ; c'est l'histoire de l'intériorisation des parents œdipiens menaçants et punitifs dans le processus de formation du Surmoi⁸. Différemment, la version de Searles raconte l'expérience que fait l'enfant de l'amour romantique et sexuel réciproque du parent (le désir de « se marier » et de fonder un foyer et une famille avec ce parent). Il y a de la rivalité et de la jalousie à l'égard de l'autre parent, mais l'affaire est beaucoup plus calme que dans l'idée freudienne des souhaits meurtriers de l'enfant adressés à ses parents. La version de Searles du vécu ne se conclut pas avec un enfant vaincu par les menaces de castration, et laissé avec un sentiment de culpabilité indélébile, marqué par le renoncement et la nécessité de cacher honteusement ses désirs sexuels et amoureux pour le parent. Au contraire, pour Searles, le complexe d'Œdipe sain est l'histoire d'amour et de perte d'un amour romantique réciproque entre parents et enfants – un amour protégé par la reconnaissance ferme mais compatissante de leurs rôles, à la fois comme parents et comme couple. Cette reconnaissance de la part des parents aide l'enfant (et les parents eux-mêmes) à accepter que cette forte relation d'amour entre parents et enfants doive être abandonnée.

Cette version du complexe d'Œdipe me semble plus dynamique et questionne aussi le rôle des parents dans la « question », ou la dynamique œdipienne et dans sa résolution. Rien ne se fait automatiquement, la réaction des adultes, leur réaction aux émotions de l'enfant vont lui permettre ou pas, de faire avec cette question si humaine du désir et de la haine.

⁷ Idem page 151

⁸ Idem page 159

X. Utilité de l'amour

Dans cette représentation du complexe d'Œdipe, l'enfant émerge à la fois avec l'assurance que son amour romantique et sexuel est accepté, valorisé et réciproque, mais aussi en ayant franchement reconnu l'existence d'une « réalité limitante » plus grande dans laquelle il doit vivre. Ces deux éléments – l'amour et la perte – renforcent psychologiquement l'enfant. Le premier, l'amour œdipien réciproque, fortifie chez l'enfant le sentiment de sa propre valeur, Le deuxième, la perte impliquée par la fin de l'amour œdipien, contribue à faire percevoir à l'enfant l'existence d'une « réalité limitante reconnue comme plus grande. Cette notion d'une plus grande réalité limitante implique le renforcement de sa capacité à reconnaître et à accepter le caractère irréalisable de ses désirs. Cette étape de maturation a beaucoup plus à voir avec l'épreuve de réalité et la capacité de distinguer entre réalité interne et externe qu'avec l'intériorisation une version de parents (c'est à dire la formation du Surmoi) fonctionnant à coups de menaces, châtiments et punitions. Pour Searles, l'« héritier » du complexe d'Œdipe n'est pas d'abord la formation du Surmoi, mais un sentiment de soi en tant que personne aimante et qui reconnaît (avec un sentiment de perte) les contraintes de la réalité extérieure.

Donc le complexe œdipien, quand il est- et bien accepté et bien refusé-, c'est à-dire quand les parents acceptent la préférence du fils pour sa mère, et celle de la fille pour son père, que ce penchant n'est pas connoté négativement ou jalousement par un des adultes, et qu'en même temps, cet amour œdipien, ce souhait de « mariage œdipien » réel et imaginaire est et reconnu et interdit, alors il permet à l'enfant de se savoir « aimable » *aïmulos* au sens grec du terme (« digne d'être aimé ») et en même temps l'enfant reconnaît une réalité qui lui interdit la réalisation de ce désir.

Quid de l'amour dans l'analyse

Et dans l'analyse ? Et dans notre contre-transfert ? Ou notre non-contre-transfert ?

Searles préconise, comme Winnicott à propos de la haine de transmettre au patient les sentiments qui ont pu être les nôtres à son propos.

Comme le dit Searles, au fil du temps, cet amour œdipien dans le transfert/ contre-transfert a été vécu comme une partie importante de son travail analytique :

Je devenais de moins en moins troublé en trouvant de telles réponses en moi-même, je me sentais moins contraint de les cacher au patient, et de plus en plus convaincu qu'elles auguraient quelque chose de bon plutôt que de mal pour l'issue de notre relation ; je me suis mis à penser que l'estime de soi du patient était grandement renforcée par le sentiment qu'il (ou elle) était capable d'éveiller de telles réactions chez son analyste. J'en suis venu à croire qu'il existe une corrélation directe entre, d'une part, l'intensité affective avec laquelle l'analyste prend conscience des sentiments qu'il nourrit à l'égard de son patient -et de leur caractère irréalisable- et, d'autre part, le degré de maturité qu'atteint le patient dans l'analyse⁹.» [Id, p. 2 91

Nous retrouvons ici ce que Winnicott dit à propos de la haine, l'analyste doit tenir compte de ses sentiments- de son contre-transfert donc - dans les deux dimensions de l'amour et de la

⁹ H. Searles *L'amour œdipien dans le contre transfert.*

haine. Il doit les accepter comme une réalité nécessaire et utile pour le patient. L'analyste doit dire sa haine- sans se venger- et son désir -sans s'autoriser à le vivre- ! Alors notre « drôle » de métier cesse d'en être un pour devenir une passion de l'humain.

XI. Réflexion personnelle

La question qui m'agite ces derniers temps- c'est le cas de le dire- est l'augmentation de la problématique narcissique que je constate dans mes consultations, soit chez mes patients soit chez leurs partenaires. Ces questions sont dans le droit fil du texte sur « *Les tréfonds de l'Œdipe*¹⁰ ».

En ce sens la problématique débattue à propos de l'opposition « gentil-méchant » me fait penser qu'il s'agit d'une problématique narcissique, car en effet, on est gentil ou méchant par rapport à notre interlocuteur, c'est lui qui serait juge de notre « gentillesse » ou pas. Et « être gentil » signifie que l'on soit en accord avec l'autre, et si on ne l'est pas, alors on qualifié de « méchant ». Ce qui pour *Narcisse* signifie que l'on est son ennemi ce qui l'autorise à nous faire taire ou à nous détruire !

Comme un enfant qui lorsqu'on lui refuse la deuxième glace de la journée, nous dit d'un ton péremptoire que nous sommes méchants ! Ou comme sur les réseaux dit sociaux ou l'anathème peut être posé sur quelqu'un au nom de la blessure qu'il aurait infligé à une communauté auto-proclamée.

Auparavant le jugement se référait à une base extérieure à l'Homme. Il y avait l'idée d'une transcendance ou de quelque chose qui nous était supérieur (Dieu, la Nation...). Le péché par exemple en rapport avec les 10 Commandements. Tu ne tueras point/Tu ne désireras pas la femme de ton voisin...Ou alors à un code d'honneur, ou à une certaine morale.

Mais tout cela a disparu, comme le disait Kaës, les *Métacadres* ont disparus.

Donc, et c'est ce que l'on constate sur les réseaux sociaux, n'importe qui peut se dresser en justiciers de n'importe qui. Et chacun de devoir répondre des moindres de ses déclarations, qui pourraient ou qui auraient pu, atteindre, blesser, heurter une minorité ou l'autre, existante à venir ou passée...

Donc il semble bien y avoir une régression de notre société sur la position narcissique, celle qui précède dans le développement de l'enfant celle de l'Œdipe. C'est l'enfant Roi, les parents Roi, ou le parent tout seul(e), le refus du réel, du biologique.

En ce sens la survenue du covid est venue mettre à mal nos croyances, le narcissisme mondial est atteint, aucune nation, population, territoire n'est épargné, nous voilà tous égaux devant le virus. Et comme on le sait plus une situation est incertaine, et plus notre pensée régresse. Et les prophètes prolifèrent et sont certains de détenir la Vérité ultime.

A nous donc de veiller à notre haine, à notre amour et maintenons ouverte notre curiosité.

Thierry Freléchoz
Psychothérapeute FSP
Psychanalyste IIPB
Didacticien SIPsyM

¹⁰ Carminati Giuliana, Fedérico, Freléchoz Thierry *Les tréfonds de l'Œdipe* dans Les cahiers de la SIPsyM n°31 et 32